

NOUVELLE - STAGE ROTHENEUF 2015

LA DAME DE ROTHENEUF

Par Jean-Pierre Misset

Jérôme est un amoureux de la mer. Son bateau est un dragon baptisé *Gitan*. Excellent navigateur, il vient de passer les mois d'été à Rothéneuf, comme chaque année, il a sillonné la Manche, la Mer du Nord et s'est aventuré jusqu'en Irlande. À chacun de ses retours, il retrouve Yann, son meilleur ami, au bistrot en face de l'Église ; à chaque fois, c'est devenu une tradition, celui-ci plaisante :

– Tant que tu n'as pas rencontré la dame de Rothéneuf, tu n'as pas navigué, en tout cas pas ici !

– Ce que tu peux être chiant avec ce truc que tu es bien le seul à connaître !

– Quand tu la verras, tu feras moins le fier.

Le reste de la soirée se passe à rire... et à boire.

Le lendemain, Jérôme décide de faire une dernière virée en mer avant de mettre *Gitan* en cale sèche pour passer le reste de l'année à Paris, où il travaille dans un bureau d'architecte. Tôt le matin, il profite de la haute mer pour quitter le havre du Lupin sous un ciel bleu immaculé, un vent bien établi et un clapot insignifiant.

Un peu plus tard, il croise le chalutier *Fest-Noz*, de Saint-Malo, devant le petit Chevret. Ensuite il dirige le voilier plein Est, pour arriver au niveau de la pointe du Meinga, virer de bord, direction plein Ouest, il est trop vite à la hauteur de la pointe de la Varde lorsqu'il décide d'écourter la balade car l'aspect de la mer ne lui plaît pas. Les flots verdâtres n'ont pas la belle profondeur habituelle, comme s'ils cachaient une menace.

Il ne peut pas rentrer immédiatement car la mer est trop basse. Il décide de faire des ronds dans l'eau, devant l'entrée du Lupin. Pour tromper le temps, il relate, dans le livre de bord :

17:00 Vent de SSO, force 4, petit clapot avec moutons.

Mer étrange.

2 ris dans la grand-voile, petit foc, j'attends d'avoir assez d'eau pour rentrer.

Le saucisson du Proxy est une merveille, mais le pinard laisse à désirer !

Soudain, alors qu'il effectue un énième virement de bord et que la proue de *Gitan* pointe vers la terre, le voilier accélère brusquement, sans raison apparente. Le marin pèse sur la barre, sans résultat. Le voilier, d'habitude si docile, n'obéit pas. Jérôme pousse de toutes ses forces, rien ne se passe. Si rien n'est fait, il sera sur les récifs qui défendent l'entrée du havre dans moins de dix minutes. Il s'arc-boute, une chose casse, la barre n'est plus qu'un bout de bois qui pivote dans le vide. La vitesse augmente encore, le sillage de *Gitan* est comme une blessure qui ne se referme pas. Alors que le marin commence à s'inquiéter, le vent régulier fait place à des rafales venant de toutes les directions. À des creux inexplicables qui vont jusqu'à découvrir le sable succèdent des déferlantes de plus de deux mètres. L'inévitable se produit : dans un grondement sourd, la carène est venue s'encastrier dans la roche qui affleure. Le mat est cassé net, Jérôme est fauché par la bôme et ne peut retenir un cri de douleur. Une nouvelle vague, plus haute encore, soulève le navire et le laisse retomber durement sur le rocher où il se fracasse. Le jeune homme cherche désespérément à saisir la bouée, ses mains ne réussissent qu'à attraper le livre de bord et il se retrouve dans l'écume bouillonnante, se débattant comme un beau diable. Il se dit qu'il va périr noyé ou être lui-même précipité sur le granit sombre, se débat inutilement jusqu'à ce que des bras l'enserrent dans une étreinte tourbillonnante et interminable qui finit par le déposer sur les rochers noirs couverts de sapins où il perd conscience.

Lorsqu'il revient à lui, allongé inconfortablement, il veut prendre une grande bolée d'air frais. Il est stoppé par une douleur fulgurante dans la poitrine, il a probablement des côtes cassées. Il réussit à maîtriser sa respiration. La brume éclairée par une lumière venue de nulle part dissout l'en haut et l'en bas et l'enveloppe comme un linceul. Sa main est toujours crochée sur le livre de bord. Plus de deux heures s'écoulent, paradoxalement hors du temps. Le monde cherche à se recréer, ici une ombre, ailleurs la cime d'un arbre.

Jérôme s'agite soudain, un cri de douleur le fige. Sa tête tourne dans tous les sens, il est mis en alerte.

C'est elle.

C'est la dame de Rothéneuf. Elle est là, toute proche. Son odeur à la fois suave, lourde et sensuelle remplit l'air humide. Quelque chose s'est enroulée autour des doigts du naufragé : une mèche de cheveux. Des traces se sont dessinées là, dans une flaque de sable mouillé. Il y

a une écaille, sur le rocher.

La dame de Rothéneuf, c'est une sirène. La plus belle, la plus mystérieuse, la plus envoûtante, la plus cruelle aussi. Elle dévore ceux qu'elle a enlacés.

Yann est mortellement inquiet. Il n'a pas vu Jérôme, *Gitan* n'est ni au mouillage, ni en cale sèche. Il parcourt la grève, angoissé. Il trouve une barre : elle ressemble à celle de Gitan, elle provient d'un Dragon, en tout cas. Un peu plus loin, le cœur serré, il ramasse un carnet de bord, il en parcourt la dernière page et ne peut retenir un sanglot. Son regard à la fois triste et douloureux se porte sur la mer. Il est le seul à savoir ce qui est arrivé, le seul aussi à ne pouvoir en parler.

Les jours suivants, Yann explore les moindres recoins des plages et enrochements alentour, en vain. Aucune trace de son ami. Enfin la nouvelle lune arrive. Il a choisi une vareuse sombre et a mis son bonnet de laine bleu foncé. Il est allé à la pointe de la Varde, à un endroit où personne ne va jamais, c'est trop escarpé, trop déchiqueté. Il s'assied et attend, avec le mélange de patience et d'impatience qui sied aux hommes de mer. Dans la noirceur qui s'est installée, seuls quelques points de lumière très lointains, incongrus, viennent troubler les ténèbres. Plus un bruit. Aucune vague. Un calme terrifiant règne. Le temps lui-même retient son souffle. Puis un remous, un clapot à peine perceptible. Yann se retient d'allumer son briquet. Une odeur unique : elle est là. Yann pleure en silence, la gorge nouée, mais réussit à dire :

– Maman, tu m'avais pourtant promis de ne pas lui faire de mal !